

# Tebboune, Hamel, Aokas et le reste

Une avalanche de réactions a accueilli la chronique de la semaine dernière consacrée à Tebboune et à son initiative de s'attaquer à l'oligarchie. Les messages étant trop nombreux pour que j'y réponde individuellement, je tâche ici d'apporter deux ou trois éléments pour compléter plus que pour expliquer le propos.

D'abord, un préalable. C'est la première fois depuis bien longtemps qu'une action politique officielle est commentée ici avec une certaine positivité. Quelques lecteurs qui me suivent depuis un moment avec une amicale vigilance voient dans ce qui peut sembler une inversion de la courbe de la critique une inféodation à Tebboune, une sorte de ralliement, voire de reddition au pouvoir en place. De là à ce que certains en déduisent avec sarcasme, et même virulence que j'espérais, à travers cela, obtenir un quelconque poste officiel, il n'y a qu'un pas franchi avec une jubilation massive. Mais là, rien de changé. Cela fait partie de l'ADN du débat en Algérie. On ne peut pas tenter d'analyser un phénomène sans être suspecté d'y avoir un intérêt personnel. On ne peut pas prendre une position de principe sans être soupçonné de viser d'opaques divendentes.

Quand on est radicalement ou même moyennement critique, il se trouve tou-

jours des âmes charitables qui se dévouent pour clouer le malotru au pilori de la trahison. Il critique l'Algérie au profit de la «main de l'étranger». Et quand tu relèves des choses qui paraissent positives, les soupçons s'inversent : tu vois, il espère un renvoi d'ascenseur.

Eh non, rien à attendre. Et depuis longtemps. La critique est la fonction première du chroniqueur. Mais savoir reconnaître les choses qui vont dans le bon sens, ou du moins ce qui paraît tel, s'impose comme un devoir.

Et puis, ma foi, soutenir une action n'est pas nécessairement soutenir un homme. Que l'on salue que Tebboune s'attaque à l'oligarchie politico-affairiste qui a vidé de sa substance l'idée même de noblesse qui peut être attachée à l'Algérie ne se convertit pas stricto sensu en soutien au Premier ministre. D'ailleurs, même si pour des motivations tout a fait différentes il peut être considéré, toutes proportions gardées, comme marchant sur les traces de Boudiaf, personne n'est dupe de la possibilité concrète que l'opération nettoyage ne soit qu'une façon d'arracher les mauvaises herbes, ou de les dissimuler, pour que le pouvoir autoreproducteur décline provisoirement un visage présentable en vue des prochaines élections ou d'une succession qui pourrait survenir prématurément. Pour autant, et indépendamment des motivations basées peut-être sur un lifting politique, quand quelque chose paraît en conscience bonne pour l'intérêt du pays, il faut le dire. Cette idée d'évoquer Boudiaf a littéralement horrifié certains lecteurs. Je les comprends. Comparaison n'est jamais raison. Mais je n'ai pas trouvé d'autre précédent pour montrer ce qui souligne l'importance du geste de s'attaquer aux forces de l'argent trop vite acquis et pas toujours grâce à l'effort et au travail.

Pareil pour un autre point de la chronique de la semaine dernière, positif selon nous, consacré à la déclaration du DGSN en contradiction avec les propos d'Ahmed Ouyahia sur les réfugiés subsahariens, et en faveur des droits de l'Homme appliqués à ces derniers. Là aussi, dans les circonstances politiques

où ces déclarations ont été rendues publiques, à un moment où le racisme à l'égard des réfugiés trouvait une légitimation dans le discours officiel, il n'était pas mauvais d'entendre ces paroles du premier flic d'Algérie.

D'avoir relevé cela m'a valu, comme on l'imagine, les pires sarcasmes, et c'est un pitoyable euphémisme. J'en ai entendu de toutes sortes. Le procès comporte deux volets, d'inégale pertinence. Le premier est basé sur un invariant : rien de bon pour la société ne peut venir d'un homme du pouvoir et a fortiori de la police. Le deuxième volet est un heurt de chronologie. La chronique paraît dans la proximité temporelle immédiate de ce qui s'est passé à Aokas où la police n'a pas à se glorifier de son intervention. Après, il s'agit de situer les responsabilités dans la hiérarchie administrative et policière. Il est certain cependant que ce n'est pas parce qu'on a trouvé bienvenues les paroles de Hamel en faveur de la dignité des réfugiés qu'on n'a plus le droit, comme me l'ont laissé entendre certains lecteurs, de dénoncer avec la plus extrême vigueur le coup de force liberticide d'Aokas. Ce qui s'y est passé est plus que scandaleux. L'interdiction d'un café littéraire est aussi absurde qu'incompréhensible. L'assaut donné par la police au moment de l'intervention de Ramdane Achab ressemble, à s'y méprendre, à l'acte d'allumer la mèche pour une opaque explosion. On se souvient qu'en 1980, le Printemps berbère a fait suite à l'interdiction de la conférence de Mouloud Mammeri sur la poésie kabyle ancienne prévue à l'université. Si la conférence n'avait pas été interdite, nul doute que les événements ultérieurs n'auraient pas eu lieu.

On apprend, au moment où cette chronique se boucle, que le café littéraire d'Aokas a été enfin autorisé et que la raison réelle de son interdiction était la suspicion d'appartenance au MAK de ses membres. On ne sait quelle est la viabilité de cette information mais, pour être clair, si le MAK organise des cafés littéraires, c'est une excellente chose.

A. M.



Par Arezki Metref  
[arezkimetref@free.fr](mailto:arezkimetref@free.fr)

Abdelhak Chouarhi avait 68 ans. Il m'avait fait l'amitié de venir à la signature organisée par la Librairie du Tiers-Monde le 22 juillet dernier. Cela faisait un an que l'on ne s'était pas vus. On s'est parlés au téléphone pour dîner ensemble. C'était prévu pour vendredi 28. Seulement, la veille, je me trouvais à son enterrement au cimetière Garidi. Emporté par une crise cardiaque. Abdelhak est parent par alliance mais surtout un ami que j'ai appris à connaître. Nous avons jadis parfois bourlingué ensemble, en Kabylie surtout, et j'ai appris à apprécier sa faconde et son immense générosité. Fils de chahid, enfant, il a connu la misère noire. Scolarisé tardivement, il rattrapera son retard et mènera une brillante carrière de directeur dans une entreprise d'Etat des travaux publics. Très doué, il savait tout faire. Je le revois en costume-cravate plongeant les mains dans le cambouis d'un moteur de voiture (il était excellent mécanicien sur tous véhicules) sans se salir. Impressionnant d'élégance ! Abdelhak était un trait d'union, il adorait réunir les gens, bavarder, échanger, raconter et écouter des histoires. Le moindre fait devenait dans sa bouche une épopée. Il est parti bien trop tôt. Que la terre lui soit légère.

## CONDOLÉANCES

C'est avec une profonde tristesse que les membres fondateurs, la rédaction et l'ensemble de l'équipe du *Soir d'Algérie* ont appris le décès de

M<sup>me</sup> veuve AOUADI EI-ALia  
dite Zahoua

mère de leur ami et collaborateur Nacer Aouadi (responsable du supplément *Soir* numérique et satellite).

En cette pénible circonstance, ils présentent à leur ami ainsi qu'à toute sa famille leurs sincères condoléances et les prient de trouver ici l'expression de leur profonde compassion.

«A Dieu nous appartenons et à Lui nous retournons.»

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

# Le doigt dessus !

*Quoi de plus «normal» que nombre de nos dinosaures sauriens, parmi ceux qui nous dirigent, disposent de comptes aux...*

... îles Caïmans !

Eux, je les connais ! Ils n'ont pas besoin d'accrocher leur «CV» en badge sur leur poitrine, je les connais. Je connais surtout leur réputation. Mais même en les connaissant ainsi, parfaitement ou presque, je suis toujours aussi étonné. C'est vrai que c'est saisissant. Ils ont tous un point commun, un goût immodéré pour le luxe, surtout le luxe «m'as-tu-vu !», ostentatoire. Il est vrai qu'ils ont les moyens de leurs folies et de leur richesse étalée. Prenez un détail, mais franchement un tout p'tit détail. Les téléphones portables. Ils sont tous possesseurs de smartphones dernier cri, principalement de deux marques. Samsung pour ceux qui aiment le système Androïde. Apple, pour les amoureux et habitués de IOS. Ou plus souvent des deux à la fois, car chez ces gens-là, voyez-vous (voilà maintenant que je prends des accents de Brel !) on aime avoir deux portables, voire trois et tous les trois doubles puces. Remarquez, moi, deux, trois ou six mobiles à la main,

je m'en fous un peu. Perso, je ne pourrais pas, parce que d'abord, fort maladroït. Je ferais tomber ces appareils tout le temps. Ensuite, je m'embrouillerais en voulant répondre, et des fois, ce genre d'embrouilles, ça peut mener à la cata, si vous voyez ce que je veux dire. Mais bon, eux ça ne semble pas leur poser de problèmes à voir la dextérité avec laquelle ils manipulent leurs mobiles, passant de l'un à l'autre, comme de vrais jongleurs de foire. Et c'est là, justement où réside l'énigme qui me taraude. Connaissant ces personnes, sachant comment elles sont arrivées là, pouvant vous raconter des heures durant leurs petits et grands trafics, la manière dont ils ont amassé leurs fortunes – mais ne le faisant pas car respectueux de la déontologie professionnelle qui interdit d'accuser sans preuve tangible — je suis tout de même étonné qu'elles puissent utiliser ces appareils, les activer, appeler et répondre avec. Eh oui ! Tous ces gadgets high-tech sont aujourd'hui, à ce niveau de gamme, équipés d'un capteur d'empreintes. Et diantre, comment ce capteur n'est-il pas devenu fou, totalement déréglé avec autant de mains sales qui l'agressent à répétition, à longueur de journée ? Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

